

Membre du Conseil supérieur chiite et cofondateur du Haut comité pour le dialogue islamo-chrétien, Hani Fahs a incarné l'esérance d'un monde où nous pourrions « vivre tous ensemble comme des frères ».

Le 28 septembre 2014, Hani Fahs meurt des suites d'une longue maladie. L'événement suscite une très grande émotion aussi bien au Liban que dans le monde arabe. Le lendemain même de la mort de cet uléma chiite, paraissent dans la presse libanaise et arabe plus d'une trentaine d'articles qui lui sont consacrés. Les témoignages affluent de partout. Aux obsèques qui ont lieu dans son village natal de Jibchit au sud du Liban, participent chrétiens et musulmans, sunnites et chiites, Libanais et Palestiniens. Une cérémonie, organisée quelques jours plus tard par les associations Offre-joie, Reconstruire ensemble et le Mouvement culturel d'Antélias, est célébrée à l'église Saint-Élie d'Antélias où dignitaires chrétiens et musulmans s'associent dans une même prière. À la cérémonie qui s'est tenue à l'UNESCO, quarante jours après sa mort, prennent la parole

des personnalités arabes qui l'ont bien connu, du Palestinien Mahmoud Abbas, aux kurdes Irakiens Jalal Talabani et Massoud Barazani; au Soudanais, Sadek el-Mahdi, au Syrien Berhan Ghalioun, aux Égyptiens Amr Moussa et Samir Morcos...

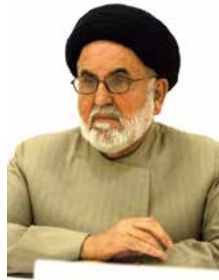
Le premier ouvrage qui lui est consacré paraît un mois après sa mort. Il est publié par La Voix du Liban qui a repris toutes ses interventions à la radio. Comment expliquer l'intérêt suscité par cet homme qui n'a jamais occupé de fonction officielle, n'a été membre d'aucun parti politique et n'a jamais aspiré à représenter sa communauté ?

Hani Fahs est un homme qui a eu la courage de s'engager pour les causes auxquelles il croyait. Il a beaucoup écrit dans sa vie, lutré aux côtés des planètes de tabac au Sud, lutré aux côtés de la Résistance palestinienne, lutré aux côtés de la révolution islamique en

## Relire Hani Fahs

Iran, mettant notamment en contact l'ayatollah Khomeyni avec Yasser Arafat qu'il a accompagné lors de son premier voyage en Iran après la victoire de la révolution en 1979.

De toutes ces expériences menées ici et ailleurs, Hani Fahs a tiré beaucoup d'enseignements. Contrairement à beaucoup d'autres, cet homme a eu le courage d'assumer la responsabilité de son passé et de tirer les leçons de ses multiples expériences, refusant la « sécurité » que procure l'enfermement dans une « tribu » qu'elle soit communautaire ou partisane, traditionnelle ou moderne. Il a eu également l'intelligence de comprendre que l'identité de l'individu n'était pas une identité simple, mais complexe et de saisir que le rapport à l'autre n'est pas seulement



d.R. une nécessité qu'impose la vie dans une société diversifiée, mais est source de richesse pour chacun et pour tous, car cet autre nous forme comme nous le formons.

J'ai connu cet homme en 1992. La guerre venait de se terminer et nous étions tous encore sous le choc du traumatisme occasionné par cette violence qui nous avait pourtant semblé familière. Nous décidions avec d'autres, venus d'horizons politiques divers, de créer le Congrès permanent

du dialogue libanais pour essayer ensemble de comprendre ce qui s'était passé et d'en tirer des enseignements pour l'avenir.

Cet homme, et c'est là le secret de ce rayonnement qui émanait de lui, était doté d'une capacité d'empathie rare qui lui faisait ressentir ce que ressentait l'autre comme s'il était lui-même cet autre. La bonté qui se dégageait de cet homme avait pour effet de faire tomber tous les murs de séparation. Son sourire affectueux, empreint de malice, lui permettait de désamorcer la violence toujours prête à resurgir dans le rapport à l'autre.

Cette empathie se manifestait dans le rapport qu'il entretenait avec son épouse. Cet homme de religion est le seul, à ma connaissance à parler de sa femme dans ses écrits qu'elle était du reste la première à lire et la seule à laquelle il accordait le droit de censure. « Fates confiance à la femme » est d'ailleurs le titre d'une de ses interventions faites à La Voix du Liban.

Dans cette période de violence

extrême, Hani Fahs a incarné une espérance, l'espérance d'un monde où nous pourrions « vivre tous ensemble comme des frères » pour éviter, comme le dit Martin Luther King, de « mourir tous ensemble comme des idiots », un monde où l'empathie serait appelée à remplacer la rivalité et l'exclusion qui conduisent nécessairement à la violence, une violence qui menace désormais de tout submerger.

### « Faites confiance à la femme »

Pour retrouver le parcours de cet homme, il est nécessaire de relire ses ouvrages, notamment *Un passé qui ne passe pas* dont Tarek Mitri avait fait la critique dans les colonnes de *L'Orient littéraire* en février 2011. D'autres ouvrages méritent également d'être lus notamment celui consacré aux deux imams Moussa el-Sadr et Mohamed Mehdi Chamseddine et ceux qui traitent du dialogue et de l'identité culturelle.

SAMIR FRANGIÉ

UN PASSÉ QUI NE PASSE PAS de Sayyid Hani Fahs, éditions Dar Almadia, 262 p.

## Guantanamo, une épreuve humaine

GUANTANAMO de Youssouf Zaydan, Dar al-Chourouq, 2014, 292 p.

À partir des années 2000, la fiction arabe manifeste un nouvel intérêt pour les thématiques centrées sur les États-Unis comme en témoignent les titres suivants : *Amrikanin* de Sonallah Ibrahim, *Brooklyn heights* de Miral al-tahawi, *Chicago d'Alaa el-Aswani* ou *Amerika de Rabi' Jaber*. Youssouf Zaydan, romancier et intellectuel égyptien, lauréat du prix Booker arabe pour son roman *Azail*, vient enrichir cette liste avec *Guantanamo*, récemment paru aux éditions al-Chourouq.

Le centre carcéral de haute sécurité de Guantanamo Bay installé par l'Administration Bush en 2002 sur l'île de Cuba, est devenu le lieu de tous les abus : dénis de droit, détentions arbitraires, tortures, sévices sexuels, humiliations psychologiques y sont systématiquement infligés aux détenus considérés comme des terroristes. Guantanamo est devenu avec Abu Ghraib, le symbole d'un empire américain qui n'hésite pas à fouler aux pieds les droits humains fondamentaux.

Dans ce roman, le narrateur est un détenu à Guantanamo, d'origine soudanaise, numéro de matricule 676. Ses géoliers l'ont affublé du sobriquet ironique Press parce qu'il leur avait affirmé qu'il était journaliste. C'est en 2002, à bord d'un avion militaire et

avec une vingtaine d'autres détenus majoritairement afghans, qu'il est transféré de la prison de Qandahar à celle de Guantanamo, dirigée à l'époque par le général Jeffrey Miller. Aucun véritable chef d'inculpation n'a été retenu contre lui. L'histoire de Press rappelle fortement celle du Soudanais Sami el-Hajj, journaliste-caméraman à Al-Jazeera, envoyé pour couvrir la guerre d'Afghanistan. Mais Press pourrait être aussi Chaker Amer, ce Britannique d'origine saoudienne qui a marqué les esprits en racontant dans un documentaire diffusé par la chaîne américaine CBS les conditions inhumaines de son incarcération, ou encore Mohamedou Ould Slahi, un Mauritanien emprisonné lui aussi depuis 2002 dans le *Journal de captivité*, édité par Canongate Books, paraîtra en janvier 2015 sous le titre de *Guantanamo Diary*. Certains extraits de ce *Journal* sont déjà publiés sur le site *Slate*. Et la liste est longue... Dans le roman, Press est envoyé en Afghanistan par une chaîne satellitaire établie à Doha. Il est un jour capturé à la frontière pakistanaise, laissant sa femme Mouhaya seule et sans ressources. Ce roman ne se contente pas d'être une dénonciation de la torture et des détentions arbitraires. Il décrit une humanité complexe qui transcende le dualisme du bien et du mal et met à mal les préjugés. À Sally, la gardienne de prison brutale et sadique s'oppose la figure de Sarah, l'édificatrice et psychologue. Sarah incarne la douceur, la compréhension et la tolérance. À la lecture d'un livre sur les Mormons qu'elle lui

a prêté, Press découvre que, par certaines de ses pratiques, cette secte religieuse se rapproche de l'islam. Était-ce sa manière bien particulière de lui faire comprendre que les êtres humains sont plus proches les uns des autres qu'ils ne le pensent ? Il n'est pas assé à Press de se faire une idée claire de cette expérience et d'en tirer des conclusions définitives. Ses frères en religion ne l'ont-ils pas renié parce qu'il avait osé douter de l'existence des djinns ? Quelles valeurs partage-t-il en fait avec eux ? D'ailleurs, il ne se considère nullement comme un jihadiste ; l'islam, selon lui, est une religion qui bannit la violence et prône la tolérance.

Press ne se fait néanmoins pas d'illusions sur les conditions d'incarcération des prisonniers politiques dans les pays arabo-musulmans. Il sait que malgré l'interdiction du suicide dans l'islam, certains détenus n'ont pas hésité à se donner la mort après avoir appris qu'ils allaient être livrés aux autorités de leurs pays d'origine. Le châtiment de l'Éternel leur a semblé moins terrifiant que les tortures qui les attendaient dans leurs propres pays !

Sa foi dans la parole de Dieu, gravée dans le Coran, a été son rempart contre les épreuves. Il s'en est sorti grandi. Malgré cela, quand il apprend que son épouse bien-aimée Mouhaya l'a abandonné pour un autre homme, il s'effondre et perd connaissance. Aucune humiliation n'égale la trahison d'une femme. Sourd aux exhortations de Sarah qui



D.R.

cherche à minimiser la culpabilité de son épouse, alléguant sa situation extrêmement précaire et son besoin de protection, il reste longtemps inconsolable. Petit à petit le souvenir de Mouhaya s'estompe pour laisser la place à celui de Nour, cette femme qu'il avait un jour aimée en Égypte. L'homme, semble-t-il, serait apte à perdre toutes ses illusions sauf une : celle qui le rive à l'image idéalisée d'une femme qui lui est destinée, et qui serait un réceptacle de toutes les perfection.

S'il est un carcan que Press ne parvient pas à briser, c'est celui de la solitude existentielle. Entre lui et lui-même, l'homme dresse des murs épais tout aussi infranchissables que ceux de sa cellule. Cette solitude fondamentale, Press en sera toujours l'otage, même après sa libération.

L'approche de l'altérité dans son irréductible singularité ainsi que la déconstruction de l'idéologie du choc des civilisations, idéologie qui fonde l'Histoire en destin inéluctable, fait de *Guantanamo* de Zaydan une lecture intéressante et salutaire.

KATIA GHOSN

## Siri Hustvedt et ses jeux de masques

UN MONDE FLAMBOYANT de Siri Hustvedt, traduit de l'américain par Christine Le Braud, Actes Sud, 2014, 410 p.

« Toutes les entreprises intellectuelles et artistiques, plaisanteries, ironies et parodies comprises, reçoivent un meilleur accueil dans l'esprit de la foule lorsque la foule sait qu'elle peut, derrière l'œuvre ou le canular grandiose, distinguer quelque part une quene et une paire de coudes ». Ainsi débute l'époustouflant roman de Siri Hustvedt qui se présente comme une enquête menée par une universitaire américaine pour comprendre l'œuvre et la vie d'une artiste new-yorkaise décriée et méconnue de son vivant : Harriet Burden. I. V. Hess, la professeur d'esthétique qui entreprend ce travail, va rencontrer toutes sortes de personnes qui ont croisé la route de Harriet Burden : ses enfants Maisie et Ethan Lord, Bruno Kleinfeld qui fut son compagnon après le décès de son mari, Rachel Briefman, psychanalyste et amie intime de Harriet, mais aussi des personnes moins proches et appartenant à son cercle professionnel comme des critiques d'art, des propriétaires de galeries ayant exposé son travail et les artistes qui lui servent de prête-nom. Car persuadée que son travail n'avait pas obtenu la reconnaissance qu'il méritait, Burden s'était lancée dans un projet intitulé *Masques* et qui avait pour objet de mettre en évidence le préjugé antiféministe du monde de l'art, mais aussi d'interroger les rouages complexes de la perception humaine et « la façon dont les notions inconscientes de genre, de race et de célébrité influencent la compréhension que peut avoir le public d'une œuvre d'art donnée ». Pour ce faire, Burden avait fait jouer à trois artistes masculins le rôle de prête-nom et avait monté trois expositions en solo dans trois galeries new-yorkaises en les attribuant à Anton Tish, Phineas Eldridge et un troisième connu sous le nom prégnant de Rune.

On le voit, Hustvedt met ici en place une mécanique incroyablement complexe pour tenter d'éclairer l'énigme du personnage central de son roman. Elle fait ainsi se confronter pas moins de vingt voix narratives, et autant de



D.R.

visions du monde évidemment conflictuelles, qui tressent une véritable « cacophonie » (elle utilise elle-même cette notion, qu'elle emprunte à Bakhtine, dans un récent entretien sur France Culture) des expressions. « On a besoin d'une multiplicité de points de vue en toutes choses », dit-elle et le roman lui apparaît comme la forme la plus aboutie pour mettre en scène cette hétérogénéité. Hétérogénéité des narrateurs qui se double ici d'une hétérogénéité des modes narratifs, puisqu'elle a recours au récit à la première personne, aux carnets de l'héroïne, à des entretiens en face à face, à des articles de presse, à des témoignages rédigés par leur auteur ou par un tiers et relus ou pas, à des croquis, etc.

Le thème du masque est ici au centre du roman mais il constitue également le pivot de l'œuvre de Harriet Burden. Elle l'emprunte à Kierkegaard auquel elle consacre nombre de pages dans ses carnets, s'intéressant tout particulièrement aux pseudonymes du philosophe et le citant abondamment comme par exemple lorsqu'il affirme : « On peut déformer quelqu'un de ce qui est vrai et – pour rappeler le vieux Socrate – on peut déguiser quelqu'un vers ce qui est vrai ». Guy Debord compte aussi au nombre des auteurs auxquels l'artiste a recours pour étayer ses réflexions sur les relations entre l'art et la société. Ces thématiques, on le sait, ne sont pas nouvelles dans l'œuvre de Hustvedt et on pense volontiers à son très beau roman *Tout ce que j'ai jamais qui interrogeait déjà la question de la perception, les valeurs du monde de l'art et les fondements de la reconnaissance sociale d'une œuvre ou d'un artiste ; mais Vivre, penser, regarder* traitait également de tout cela sur le mode de l'essai.

On reprochera sans doute à Hustvedt d'avoir ici oscillé entre la tentation de l'essai et celle du roman, ou d'avoir écrit un essai déguisé. Il est vrai que certains chapitres, particulièrement ceux qui se présentent comme des extraits des carnets de Harriet Burden, sont particulièrement touffus, chargés de notes comme dans un texte universitaire, et parfois d'une lecture ardue. Mais pour le reste, il s'agit vraiment d'une création romanesque inspirée et par moments vertigineuse tant les niveaux et les lectures s'embôitent, se répondent, se contredisent et se faisant, se complètent. L'effet de miroir entre l'œuvre de l'artiste et la forme du roman est particulièrement réussie, et l'enquête menée par Hess progresse à la façon d'un roman policier. Et si l'entreprise de Harriet, dans ses deux premières tentatives de « collaboration » avec un artiste masculin, est une éclatante réussite, la troisième va provoquer un jeu pervers et lui porter un coup de grâce. On reste donc pris dans les filets de cette superbe fiction jusqu'aux dernières pages.

GEORGLIA MAKHLOUF

## Journal

### Entre l'enfer et le paradis

UN AN, JOURNAL D'UNE ANNÉE COMME LES AUTRES de Mazen Kerbaj, éditions Tamyras, 2014, 382 p.

On aurait presque envie de le plaindre. L'année 2012 de Mazen Kerbaj commence par un mois de janvier à jeun, histoire d'évacuer une partie des toxines accumulées au cours de l'année précédente. Car il est vrai que l'alcool est largement présent dans ses péripéties quotidiennes relatées dans son journal *Un an*. En 382 dessins, ce *Journal d'une année comme les autres* est le fruit d'un exercice d'autodiscipline peu évident – de l'aveu de l'auteur – qui a dû se motiver pour produire chaque jour un dessin personnel qui relate son humeur, ses errements, ses joies, ses méditations, un événement ou un fait marquant de la journée.

On y retrouve péle-mêle les thèmes récurrents de son univers personnel : la recherche d'inspiration (« hmn »), la famille (Racha, sa femme, Alia et Nour, les deux jumeaux – nées un 14 juillet et faisant du père « le bougonne de plus assimilé »), Evan, son fils, sa mère, l'artiste Laure Ghorayeb), la bande d'amis musiciens (Charbel, Sharif, Tony et les autres), les tournées de concert, les bourrages de gueule, les festivals, les morts en Syrie et à Gaza, les bourrages de gueule (encore), le

travail (et les exercices de trames qu'il impose à ses étudiants), les déplacements à l'étranger – cartes d'embarquement à l'appui –, les bourrages de gueule (toujours), le tout entrecoupé de méditations amoureux à Racha (« tu me manques » ou « tu es trop belle pour être dessinée (...) tes cheveux ont la couleur de l'encre de chine avant qu'elle ne sèche »). La présence de nombreux dessins figuratifs, souvent des portraits réels ou imaginaires, vient nous rappeler que ce journal est aussi un carnet d'artiste dans lequel s'étaie une très large palette de techniques picturales et de mise en couleur bien maîtrisée par Kerbaj, ce que les lecteurs de ses dessins de presse ne savent pas nécessairement.

Ce journal ayant, dès le départ, été conçu comme un projet à publier, les détails intimes et les propos qui, dans la forme ou dans le fond, auraient pu en compromettre sa diffusion, n'apparaissent qu'en filigrane. C'est d'ailleurs dans cet exercice que Mazen Kerbaj excelle plus que jamais : parler

du monde, de la vie et de la création à travers une mise en scène narrative, frauduleusement introspective mais parfaitement universaliste et humaniste, de son propre vie. Son dessin sous forme d'autoportrait date du 1<sup>er</sup> août (« Ou la porte de l'enfer ») condense avec pertinence la situation économique-politique sociale du moment avec une efficacité largement supérieure à celle de la presse ou de la télévision. Deux semaines plus tard, lors de ces constats amers sur la vie au Liban, l'explosion sonore (et picturale) du concert des Johnny Kafta Anti Vegetarian Orchestra vient nous rappeler que Beyrouth, c'est aussi la créativité, l'improvisation, la fête et le bruit d'une scène culturelle bien vivante. Mais à chaque jour sa peine... il y a deux ans, jour pour jour, Mazen Kerbaj se demandait : « Qu'est-ce qu'un dépressif comme moi pourrait dessiner sur ce fond bouillonnant ? » Une question ironique et un mantra quotidien plus que jamais à l'ordre du jour !

ALEXANDRE MEDAWAR

